

LES ÉTUDIANTS ET LEUR VILLE UNIVERSITAIRE : QUELLES RELATIONS ? L'EXEMPLE DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE TOURS

Emmanuelle Maunaye
Cerlis-Paris Descartes

Résumé

Cette communication propose d'interroger les rapports que les étudiants construisent avec leur ville universitaire. Il s'agit plus précisément de comprendre les types d'investissement et d'ancrage que cette population spécifique met en œuvre dans la ville de leurs études en analysant leurs pratiques et les lieux de ces pratiques. Cette réflexion prend appui sur une recherche actuellement développée auprès des étudiants de la ville de Tours. Cette recherche est qualitative et élabore ses données à partir d'entretiens semi-directifs réalisés auprès d'étudiants, vivant en logement autonome (hors de chez les parents).

Les étudiants venus se rapprocher de leur lieu d'études décrivent une manière originale de pratiquer cette ville universitaire : « en pointillé ». La ville des études est à la fois vécue par alternance et connue partiellement. L'analyse du sens de cet usage particulier de la ville contribue à la réflexion sur les conditions de vie étudiante, sur les manières de vivre cette situation tendue entre projet universitaire et professionnel, recherche d'indépendance et de sociabilité et maintien d'ancrage important avec la famille et la ville d'origine.

Abstract

Title: "Students and the city where they study: Which kind of interaction? The case study of the University of Tours students."

This article offers to question the relations that the students construct with the city where they study. The subject is more precisely to characterise the type of investment and attachment that this specific population establishes with the city where they study. In this purpose, the practices of the students, and the places where these practices occur, are analysed. This article presents a part of a research actually developed on the University of Tours students. This work is qualitative and relies on data providing by semi-directive interviews with students living autonomously (i.e. not with their parents).

The students, who came to a city in order to study, describe an original manner to practice this city: "in dotted line". They both just partially live in it and partially know it. The analysis of the meaning of this particular use of the city contributes to enhance the debate on the conditions of the students' life: the way they live this tense situation between university and professional projects, between their searches for more independence and more sociability, as well as the preservation of the important linkage with their family and the city from where they come originally.

Notre communication propose d'interroger les rapports que les étudiants construisent avec leur ville universitaire. Il s'agit plus précisément de comprendre les types d'investissement et d'ancrage que cette population spécifique met en œuvre dans la ville de leurs études ou ailleurs, en analysant leurs pratiques et les lieux de ces pratiques. Cette réflexion prend appui sur une recherche actuellement développée auprès des étudiants de la ville de Tours¹. Cette recherche est qualitative et élabore ses données à partir d'entretiens semi directifs réalisés auprès d'étudiants, vivant en logement autonome (hors de chez les parents). L'analyse du sens de cet usage particulier de la ville contribue à la réflexion sur les conditions de vie étudiante, sur les manières de vivre cette situation tendue entre projet universitaire et projet professionnel, recherche d'indépendance et de sociabilité et maintien d'ancrage important avec la famille et la ville d'origine.

1. LE TEMPS DES ETUDES ET LE TEMPS DE L'INDEPENDANCE

La plupart des étudiants qui viennent s'installer à Tours le font pour se rapprocher de leur lieu d'études. Ce choix de la résidence autonome est le plus souvent guidé par des raisons pratiques : la résidence familiale étant trop éloignée pour envisager faire des allers-retours dans la journée. Cette obligation de rapprochement est concomitante avec un désir de prise d'indépendance à l'égard de la famille d'origine. Ces étudiants envisageaient avec plaisir voire impatience le temps des études supérieures à Tours. Certains choisissent d'ailleurs stratégiquement leur filière afin d'être obligés de quitter la maison familiale. Chloé, originaire d'Orléans, ne souhaitait pas faire ses études dans cette université. Elle choisit de s'inscrire en psychologie, filière absente à Orléans. « *Oui, j'étais pressée de partir de chez mes parents. C'est pour ça que j'ai fait psycho (sourires). C'est clair que ça a joué là-dedans. Je ne savais pas trop quoi faire après le bac. Enfin, je savais surtout que je ne voulais pas faire de sciences, parce que j'étais en scientifique, donc je ne voulais pas trop faire de maths, physique, bio tout ça. Et je ne voulais pas rester à Orléans, et donc du coup, il fallait que je fasse des sciences humaines (Sourires)* ». (M1 de psychologie, 21ans). Pour Raphaël, la décohabitation fait partie de l'ordre des choses : « *Quand on va à la fac, on part de chez ses parents, c'est normal* » (L1 de droit, 19 ans).

Passée une période d'adaptation lors de leur installation, les étudiants soulignent les aspects positifs de vivre seul à Tours : cela permet d'apprendre à se prendre en charge, à gérer son temps, à profiter de son indépendance de mouvement. Ils insistent beaucoup sur cette liberté acquise, essentiellement dans le mode de vie : sortir, recevoir, fumer chez soi, manger quand ils veulent et ce qu'ils veulent... Quelquefois l'objectif de la réussite dans les études est moins présent que la découverte de la liberté : « *C'est sûr, je voulais être indépendant, j'étais pressé de faire la fête, d'inviter du monde pour les apéros, pour des soirées. J'avais super hâte* » (Pierrick, BTS NRC 1^{ère} année, 20 ans).

La ville de Tours bénéficie de stéréotypes positifs quant aux qualités qu'elle offre à la population en général et la population étudiante en particulier. Cette ville est décrite par les jeunes comme agréable à vivre, offrant de nombreux centres d'intérêt essentiellement festifs, lesquels sont concentrés dans le Vieux-Tours, lieu stratégique de la sociabilité étudiante, symbolisé par la Place Plumereau (la Place Plum' dans le langage courant). La ville de Tours est donc définie positivement d'une part pour elle-même, pour les qualités de vie qu'elle offre et d'autre part contre d'autres villes jugées beaucoup moins attractives. À ce niveau, la ville d'Orléans (ville entre Tours et Paris, à 115 Km de Tours) suscite des stéréotypes beaucoup plus négatifs ; on peut résumer ces représentations par l'expression de cette étudiante : « *Orléans, c'est le néant* ».

¹ Nous avons choisi d'interviewer 60 étudiants (30 hommes et 30 femmes), inscrits à deux niveaux de cursus : le L1 - première année des études supérieures - (la migration : décohabitation pour rejoindre la ville universitaire) et le M1 - quatrième année des études supérieures - (installation plus ancienne dans la ville : approche de la mobilité intra muros).

Dans ce contexte de migration de son lieu familial vers le lieu des études, à un moment de recherche d'indépendance et d'autonomie, nous nous intéresserons à comprendre comment joue le rapport que les étudiants construisent avec la ville de leurs études, ici Tours : quels usages font-ils de la ville ? dans quels lieux ? cela soutient-il et comment la construction d'eux-mêmes comme des individus indépendants et autonomes ? comment l'articulent-ils avec l'objectif universitaire et la réussite dans les études ?

2. LA SITUATION DU LOGEMENT COMME RÉVÉLATEUR DES DIFFÉRENTES DIMENSIONS DE LA VIE ÉTUDIANTE

2.1. Une université éclatée

La caractéristique principale de la ville de Tours est d'être traversée par deux fleuves : la Loire et le Cher. Le centre administratif de la ville se situe entre ces deux fleuves.

L'université de Tours est composée de plusieurs sites universitaires répartis dans la ville : certains sites se situent entre Loire et Cher, dans l'hyper centre-ville ou à proximité ; d'autres sites sont plus excentrés (au-delà de la Loire : Tours nord ou au-delà du Cher : Tours sud). L'université de Tours est donc une université « éclatée » en de multiples sites, sans véritable campus. Cette spécificité est l'héritage d'une volonté politique du maire de Tours de l'époque : Jean Royer, lors de la création moderne de l'université dans les années 1970. Il explique sa position dans son ouvrage *La Cité retrouvée* (1977) : « Si nous avons veillé à ne pas grouper les diverses Facultés, c'est pour plusieurs raisons. D'abord, nous n'avons pas voulu exposer nos étudiants aux campus à l'américaine. Qu'est-ce qu'un campus sinon une véritable ville dans la ville, une collectivité qui inflige aux étudiants une vie communautaire forcée autant qu'artificielle, une vie qui de plus les sépare de l'ensemble de la population. Au contraire, nous avons voulu que nos étudiants participent à la vie profonde de la cité, qu'ils se mêlent à la population entière et qu'ils fréquentent les mêmes lieux que leurs concitoyens » (Fraval, 1993).

Les UFR Arts et Sciences Humaines, Lettres et Langues se trouvent sur le site Tanneurs, dans l'hyper centre ; l'UFR de Médecine se trouve à côté de l'hôpital Bretonneau entre les deux fleuves également, à proximité du centre-ville à l'ouest ; l'UFR Droit, Économie et Sciences Sociales ainsi que l'EPU (école polytechnique universitaire) se trouve sur le site des Deux Lions au-delà du Cher, éloigné du centre-ville. L'UFR Sciences et Techniques et celui des Sciences Pharmaceutiques se situent sur le site Grandmont, au-delà du Cher également, éloigné du centre ville. Enfin, l'IUT de Tours se trouve sur le site Jean Luthier, à Tours Nord, au-delà de la Loire, éloigné du centre ville.

2.2. Le problème d'étudier dans une composante excentrée

L'analyse du site des Deux Lions est un bon exemple pour approcher les qualités recherchées par les étudiants pour leur logement et pour sa situation. Elle révèle en outre les différentes dimensions de leur vie. Le site des Deux Lions est donc un quartier excentré, distant du centre ville d'une vingtaine de minutes en bus. C'est un quartier récemment aménagé, essentiellement résidentiel qui accueille outre une composante de l'université et des immeubles de bureaux, un grand complexe de salles de cinéma, un bowling et une chaîne de restauration rapide. Ce quartier a une réputation négative auprès des étudiants et ils sont nombreux à ne pas vouloir y loger. Raphaël doit prochainement déménager et n'a pas encore pris de décision sur le quartier qu'il aimerait habiter. À l'évocation du site des Deux Lions, sa réaction est très claire : « *Les Deux Lions, c'est, à ce qu'il paraît, mort de chez mort* » (L1 de droit, 19 ans). Sylvain qui habite, dans le centre, un appartement en rez-de-chaussée : sombre, humide, bruyant et infesté de souris, ne souhaite pas non plus se délocaliser pour se rapprocher des salles de cours : « *Ah non, c'est mort les Deux Lions (...) rien ne vaut le centre-ville. Aux Deux Lions, il n'y a pas de desserte de bus. C'est nul. Même pour faire ses courses, ce n'est pas pratique du tout* » (M1 de géographie, 21 ans). Enfin, Philippe qui loue un studio, précisément dans ce quartier, n'est pas satisfait non plus : « *C'est le quartier que je n'aime pas (...) Je*

trouve qu'il n'y a pas de vie ici ». À la question sur ses attentes, la réponse est sans ambiguïté : « *je ne sais pas mais des bars, des lieux où on bouge, où on n'est pas obligé de se taper le bus pour faire des trucs* » (Philippe, 1^e année de médecine, 19 ans).

C'est très clairement l'ambiance du quartier jugée inexistante et déprimante ainsi que la distance au centre ville qui sont ici critiquées. La dimension des études n'est pas la seule dimension vécue par les jeunes: ils attendent autre chose de leur vie d'étudiant et essentiellement en termes de sociabilité.

2.3. Trouver la bonne distance

Selon une étude récente sur les logiques résidentielles des usagers de l'université de Tours, (2007) élaborée dans le cadre du PLUM (Plan Universitaire de Mobilité), il apparaît que les étudiants logent en majorité entre les deux fleuves, dans le grand centre-ville. Le choix du lieu du logement n'est donc pas seulement déterminé par la proximité du lieu des études mais aussi par la proximité des lieux de sociabilités étudiantes de la ville de Tours autour de la Place Plumereau (cette place est d'ailleurs le seul lieu de la ville cité par tous les étudiants interviewés). L'attraction du centre ville est indéniable dans tous les entretiens : ce centre ville aux frontières mouvante qui prend les contours de la délimitation administrative (entre les deux fleuves) pour ceux qui logent dans sa périphérie ou qui se concentre autour de la place Plumereau et des rues commerçantes pour ceux qui habitent dans ce secteur. L'animation du quartier (bars, discothèques, possibilité de se rendre chez des amis) est la qualité la plus prisée par les jeunes.

Le choix de la situation du logement doit tenir compte de ces enjeux entre études et sociabilité, traduit dans l'espace en termes de proximité et de bonne distance : ni trop loin des salles de cours, ni trop près des bars. Damien l'explique très bien : « *Déjà, si on est trop loin, on n'est pas motivé pour aller en cours* » et puis « *Si on est trop près des bars ou des pubs, on a tendance à sortir un peu trop souvent. Donc je pense que oui, l'emplacement c'est important. Si on est à côté de la fac par exemple, on sera plus motivé pour y aller* » (Damien, L1 de sociologie, 19ans).

3. UNE VILLE CONNUE EN POINTILLÉ : UNE CONNAISSANCE PARTIELLE DE L'ESPACE URBAIN

La ville est le théâtre, le support de l'émancipation des étudiants. Elle offre des ressources propices à la découverte de cette indépendance, essentiellement vécue en terme festif. Pourtant les étudiants rencontrés ne recherchent pas à connaître la ville pour elle-même : celle-ci se dévoile petit à petit, au fil des expériences vécues comme l'explique Charly « *Je ne connais vraiment que des coins particuliers : soit autour de chez-moi, soit au fur et à mesure des connaissances, pour une soirée ou des trucs comme ça. Mais ce n'est jamais vraiment très, très loin. C'est surtout vers où habitent mes potes et comme c'est aussi beaucoup dans le Vieux Tours comme moi...* » (L1 de sociologie, 21ans) Salomé renchérit : « *Non, je ne peux pas dire que je connaisse bien Tours. Ce que connais de Tours en fait, c'est les quartiers où les potes ont habité...ou alors les quartiers où il a des endroits où j'ai besoin d'accéder. Donc ça va être : l'ANPE, la CAF, l'hôpital, la gare, la fac*» (M1 de psychologie, 23 ans). L'intégration des étudiants à leur ville universitaire se définit par leur capacité à pouvoir se repérer dans la ville et de pouvoir identifier des lieux ressources liés aux études (où ils ont cours, la BU, le restaurant universitaire), liés à leur lieu de vie (leur logement) et liés à leur sociabilité (le lieu d'habitation de leurs amis, ...).

Les étudiants rencontrés ne citent quasiment pas de lieux culturels de la ville comme faisant partie d'espaces habituellement fréquentés. Certains parlent du cinéma Les Studios (cinéma d'Art et Essai) mais aucun ne fait référence à des musées, l'opéra, des scènes de théâtre. L'université n'est pas non plus utilisée comme un lieu culturel (comme spectateur ou comme acteur) alors qu'il y existe une salle de spectacle et des ateliers de pratiques culturelles. L'université ne semble n'être qu'un lieu où l'on vient suivre des enseignements.

Cette manière de vivre la ville amène les étudiants à construire des parcours géographiques très déterminés, empruntant les mêmes parcours, s'aventurant rarement sur des chemins de traverse. De plus, ces lieux ressources évoluent peu avec le nombre des années passées à Tours comme le montre l'entretien avec Adrien (4^e année de médecine, 22 ans). À son arrivée à Tours, quelques semaines lui ont été nécessaires pour connaître les lieux principaux de la ville : « *la gare qui était à côté de l'appart', la fac, la place Plum', le centre ville* ». Quatre ans après son arrivée à Tours, sa connaissance de la ville n'a pas réellement évolué : « *J'en connais plus en allant chez les potes mais je fréquente toujours les mêmes lieux : principalement la fac, mon quartier et la gare* ». La gare est d'ailleurs un lieu stratégique dans la mobilité étudiante, véritable avant-poste de la maison familiale et de la ville d'origine.

4. UNE VILLE VÉCUE PAR ALTERNANCE

Les travaux de sociologie de la jeunesse étudiant la décohabitation des jeunes de la maison parentale ont toujours souligné que cette étape de la vie était accompagnée de retours réguliers et fréquents chez les parents, à l'occasion des week-ends ou des vacances, qu'ils s'agissent des jeunes en général (Bozon et Villeneuve-Gokalp, 1995) ou des étudiants en particulier (Galland, 1995). Des études plus récentes sur la question montrent encore aujourd'hui ces mêmes mouvements (Tiphaine, 2002). Ainsi, une majorité d'étudiants retourne au domicile parental tous les week-ends ou tous les quinze jours, et aux vacances universitaires. Cette fréquence vaut surtout pour les étudiants inscrits dans les premières années universitaires (L) ; elle tend à s'espacer avec la montée dans les cycles (M) mais reste quand même très régulière. Dans notre corpus, l'analyse de ces mobilités montre les mêmes tendances. Reprenant une expression empruntée à Valérie Erlich (1998), on peut dire que le « vécu (des étudiants) renvoie à une double vie » (p.192) par l'alternance semaine à Tours, ville universitaire – lieu des études / week-end dans sa ville d'origine.

La ville des études ne vient pas réduire l'influence du lieu d'origine : il vient s'y ajouter. Les étudiants ne construisent pas des concurrences de lieux mais dessinent une coexistence d'espaces : ils ont ainsi plusieurs « chez soi » comme ils le disent eux-mêmes. Ce sont plusieurs « chez soi » aux usages et aux significations différents ; le lieu d'origine, la maison parentale fonctionnant comme un lieu d'ancrage. « *Je dirai qu'ici, à Tours, c'est chez moi et que là-bas, c'est chez nous. Ici je suis indépendant, c'est chez moi, c'est mon squat et chez moi, c'est mes racines, ça ne changera pas* » (Marc, M1 de géographie, 22 ans). Camille et Adrien partagent le point de vue de Marc : « *Il y a des trucs qui sont restés chez mes parents. Et je pense qu'ils ne bougeront jamais de chez mes parents parce que c'est ma vie d'avant* » (Camille, M1 de psychologie, 24 ans) ; « *Je serais toujours chez moi chez mes parents. C'est un refuge, c'est la tanière familiale mais là c'est différent, c'est rien qu'à moi* » (Adrien, 4^e année de médecine, 22 ans). Chez les parents, la chambre est souvent maintenue intacte et les jeunes concernées entendent que cela reste ainsi. Interrogé sur ses réactions s'il retrouvait sa chambre chez ses parents brutalement transformée, Marc répond sans détour : « *je ne me sentrais plus le bienvenu, je me sentrais obligé de me barrer. Non, mais ils ne feraient jamais ça. La chambre de mon frère et la mienne, on n'y touche pas. C'est un chez-nous dans notre chez-nous* » (Marc, M1 de géographie, 22 ans).

Cette notion d'ancrage ne cherche à pas à insister sur une dimension nostalgique que pourraient ressentir les interviewés à l'évocation de ce chez-soi, chez les parents. Nous l'utilisons comme le fait Elsa Ramos (2006) qui révèle que ces ancrages « fonctionnent comme des soutiens à la cohérence individuelle : ils créent de la continuité entre les différents mondes de l'individu, son univers familial, ses lieux d'enfance, son lieu de vie » (p.26). Pour Alexandra, sa chambre chez ses parents a précisément cette fonction. « *C'est clair que c'est encore chez moi et que ça le sera toujours. Jveux dire c'est normal et même pour mes parents, c'est normal. Je veux que quand j'aurais des enfants, ils puissent retourner chez leurs grands-parents et qu'ils puissent dormir dans la chambre où leur maman dormait, quoi c'est normal* » (Alexandra, M1 de sociologie, 21ans).

Les étudiants, qu'ils soient inscrits en L1 ou en M1, citent souvent leur ville d'origine comme le lieu où se trouve encore le médecin, le dentiste, le coiffeur... Ils continuent aussi à y voter et n'ont pas encore effectué les démarches pour se faire inscrire sur les listes électorales à Tours. Charlotte, 24ans, est inscrite en M1 de psychologie, vit en couple depuis 3 ans dans un appartement aménagé avec soin par les deux jeunes gens. Au cours de l'entretien, la jeune femme précise qu'elle se sent « véritablement partie chez ses (mes) parents » du fait de sa décohabitation maintenant ancienne et de sa situation conjugale. Pourtant, elle n'a pas encore choisi de voter à Tours. « Non, je vote toujours dans le village de résidence de mes parents et je pense que ça restera comme ça tant que je ne serais pas installée et donc fixée ». L'usage de ces expressions (*pas installée, pas fixée*) est étrange tant l'image que donne cette jeune femme est à l'opposée du sentiment qu'elle a d'elle-même. Cela provient-il du fait qu'elle est encore dans une démarche de construction personnelle (surtout professionnelle) et qu'elle est toujours dépendante économiquement de ses parents ? Le sentiment qu'on a de soi se projette dans la manière dont on perçoit son rapport au logement et à la ville. Les modes relativement superficiels, et en tout cas partiels, d'appréhension de la ville que décrivent les étudiants, montrent une manière transitoire et provisoire de se penser dans cet espace urbain. Pour Elsa Ramos (2006), « dans la construction de l'histoire individuelle, les ancrages ont une fonction, non seulement d'articulation entre les lieux, mais aussi entre les temps, entre passé, présent et futur. (...) En interrogeant les lieux, nous interrogeons donc « le temps » (...) Selon le type d'ancrage, le lieu de vie actuel, la région de vie actuelle est plus ou moins considérée comme transitoire, comme provisoire » (p.27).

L'alternance vécue entre plusieurs lieux de vie indique enfin que le rapport au logement et la manière d'habiter se construisent toujours dans la comparaison avec d'autres lieux connus : la maison des parents, les logements des amis, les autres logements occupés précédemment... Ce dialogue entre les espaces donne un sens nouveau à la question du parcours résidentiel. Il nous conduit à réfléchir à la question des espaces d'habitation de l'étudiant. On ne peut donc réduire la définition du logement étudiant à un seul espace, celui de la résidence occupée près du lieu des études, mais ce logement se construit dans l'articulation et/ou la concurrence de différents espaces ayant du sens pour l'étudiant : le logement dans la ville des études, la maison parentale, l'appartement du (de la) petit(e) ami(e).

- BIBLIOGRAPHIE -

- Bozon M. et Villeneuve-Gokalp C.** (1995), « L'art et la manière de quitter ses parents », *Populations et Sociétés*, n°297, pp.1-4.
- Cherfils C., Daniel S., Galloy S., Kalifa A., Pierrel L., Piriou M., Sarthoulet J. et Shi Y.** (2007), *Etude des logiques résidentielles des usagers de l'Université de Tours*, Magistère 3^{ème} année, Département aménagement.
- Erlich V.** (1998), *Les nouveaux étudiants. Un groupe social en mutation*, Armand Colin, Paris.
- Fraival M., Meckert J.-P. et Thibault S.** (1993), *L'université et la ville : de l'inscription locale aux stratégies de réseaux. Les déplacements des étudiants dans l'agglomération tourangelle*, Programme interministériel L'université et la ville.
- Galland O. (dir.)** (1995), *Le monde des étudiants*, PUF, Paris.
- Ramos E.** (2006), *L'invention des origines. Sociologie de l'ancrage identitaire*, Armand Colin, Paris.
- Tiphaine B.** (2002), « Études supérieures et départ du domicile parental », *OVE Infos*, n°3, pp.1-8.